

L'ÎLE DU YUCATÁN: ROUTES MARITIMES, RIVAGES FABULEUX ET ITINÉRAIRES DE L'IMAGINAIRE

Pierre Ragon*

RÉSUMÉ La confrontation des récits de découverte du Yucatán fait apparaître des contradictions et, d'une carte à l'autre, la représentation de la région varie considérablement. Ces erreurs ne sont pas fortuites. Chaque protagoniste accomplit deux trajets: un déplacement dans l'espace et un parcours intellectuel. Longtemps après les événements, la carte reproduit toujours la tension qui en résulte.

• DÉCOUVERTE • ITINÉRAIRE
• REPRÉSENTATION • YUCATAN

ABSTRACT Some inconsistencies appear when the various accounts of the exploration of the Yucatan district are compared and, from one map to another, the representation of the area differs significantly. These mistakes are not fortuitous. Each one of the protagonists achieves two courses: a movement in space as well as an intellectual journey. Long after the events, the map still reproduces the resulting tension.

• DISCOVERY • ITINERARY • REPRESENTATION • YUCATAN

RESUMEN El cotejo de los relatos sobre el descubrimiento de Yucatán pone de manifiesto algunas contradicciones y, de un mapa a otro, la representación de la región varía considerablemente. Estos errores no son fortuitos. Cada protagonista efectúa dos trayectos: un desplazamiento espacial y un recorrido intelectual. Mucho tiempo después de los acontecimientos, el mapa sigue reproduciendo la consiguiente tensión.

• DESCUBRIMIENTO • ITINERARIO • REPRESENTACIÓN • YUCATÁN

«Il faut pour ces choses des mesures exactes et l'expérience du temps est nécessaire afin qu'à plusieurs reprises beaucoup les examinent; en une seule fois, on ne peut ni les considérer ni les comprendre parfaitement»: ainsi s'exprime le chroniqueur Oviedo alors qu'il relate la découverte du Yucatán et s'efforce de préciser ses contours (1).

De fait, si l'histoire des découvertes maritimes du XVI^e siècle est bien connue dans ses grandes lignes, il n'est pas toujours facile d'en déterminer le détail. L'information dont on dispose manque souvent de précision. Témoignages approximatifs, repérages insuffisants, cartes erronées, sources perdues, procès inextricables, récits contradictoires: tout se mêle pour brouiller les idées. Le blocage de l'information par les premiers acteurs de la découverte, les couronnes du Portugal et de Castille, contribua à obscurcir la connaissance des faits. Cette politique du secret est à l'origine, chez les contemporains des découvertes, tout comme chez les historiens d'aujourd'hui, d'une méconnaissance certaine des routes effectivement empruntées. De la même façon, les premières cartes des régions découvertes traduisent de nombreuses hésitations (fig. 1).

* Université de Paris X - Nanterre



1. Le monde par Bertelli (extrait)

Source: F. Bertelli, *Universale descrizione di tutta la terra conosciuta fin qui*, Paolo Forlani Veronese fecit, s.l., s.d. (fin XVI^e siècle), 1/46 000 000 env., 750 x 490. Bibliothèque Nationale.

Île ou péninsule? Tout au long du XVI^e siècle, un doute plana sur la nature exacte du Yucatán.

D'un témoin à l'autre, des étapes sont omises et des faits sont occultés. Présentes dans un récit, certaines batailles disparaissent d'un autre; négligeables ou honteuses, des rencontres sont relatées par un premier et évacuées par un second. Les motifs qui poussent les découvreurs à faire étape en tel ou tel endroit ne sont pas toujours discernables. La durée du séjour, comme le temps du trajet avant la relâche, sont souvent impossibles à évaluer avec certitude. Parfois, des séquences entières disparaissent, telle la fin du second voyage sous la plume de Bernal Díaz ou dans le journal du chapelain. À l'occasion, des glissements se produisent d'un témoin à l'autre. Ainsi, Bernal Díaz décale vers le sud les deuxième et troisième étapes du second voyage.

Les flottes semblent, il est vrai, avoir suivi des itinéraires parfois hésitants, ce qui pourrait justifier certaines simplifications. Tel est le cas pour l'exploration de la baie de l'Ascension, omise par Bernal Díaz. Elle résulte d'une erreur d'appréciation du pilote et d'une soumission temporaire à des vents passagèrement contraires, alors même que l'objectif fixé consistait à reprendre l'exploration au-delà de Champotón, là où l'avait laissée le précédent voyage (2).

Le flou de l'espace

À la confusion des souvenirs s'ajoutent les approximations géographiques. À vrai dire, les découvreurs ne savent pas toujours leur position exacte. Le pilote responsable des destinées des trois flottes, Antón de Alaminos, s'est manifestement longuement égaré lors du deuxième voyage. N'ayant pu reconnaître d'emblée le cap Catoche, pointe extrême du Yucatán, il ne parvient pas à localiser les lieux visités lors de la première expédition et erre quelque peu entre Campêche et Champotón à la recherche d'un point d'eau qu'il ne sait retrouver (3).

C'est aussi qu'il est aisé de se faire une idée fautive des côtes reconnues. Antón de Alaminos demeura longtemps convaincu du caractère insulaire du Yucatán (fig. 3). En fait, la chose paraissait si évidente que, très vite, le pilote s'en fit une certitude: «Pensant qu'il s'agissait d'une île comme l'affirmait le pilote Antón de Alaminos, nous cheminions avec la plus grande prudence...» affirme Bernal Díaz del Castillo, se référant aux premières étapes de cette navigation (4).

À partir de quels indices le pilote pouvait-il donc former son jugement? Les sources n'explicitent pas ce point car, en définitive, pour les chroniqueurs, les états d'âme d'un pilote



3. Les *Novae Insulae* de S. Münster

Source: S. Münster, *Novae insulae*, Basle, S. Münster, 1540, 343 x 255. Bibliothèque Nationale.

Suivant le témoignage d'Alaminos, Münster tient le Yucatán pour une île située au-delà de l'Hispaniola et de Cuba, en avant de la terre ferme.

important peu. Il n'est pourtant pas difficile de les deviner. Au cours du premier voyage, la flotte d'Hernández de Córdova, en effet, longea tout d'abord la côte nord du Yucatán, qui s'infléchit légèrement vers le sud, avant de plonger nettement dans cette direction, une fois doublée la flèche de Celestún. La côte pouvait donc sembler, à un observateur pressé, devoir à terme, circonscrire un espace insulaire. Mais il y a plus. Tout au long de cette première expédition, les découvreurs souffrent terriblement de la soif. Les barils embarqués sont insuffisamment étanches et surtout, les points d'eau sont rares le long de la côte. Au cours de ces quelques journées, les navigateurs ne rencontrèrent jamais l'embouchure du moindre fleuve d'envergure. Ordinairement, l'ampleur des estuaires et des deltas repérés servait à évaluer la dimension des terres découvertes. Christophe Colomb eut l'intuition d'être en présence d'un continent en contemplant le déversement majestueux des eaux de l'Orénoque (5). Ignorant la nature calcaire du pays, Antón de Alaminos pouvait logiquement tenir le Yucatán pour une île de faible étendue.

Cet épisode a également l'intérêt de montrer combien les hommes responsables de la destinée des flottes espagnoles étaient coupés des cartographes européens. À la même époque, confrontant les témoignages, recoupant les informations et critiquant les rapports des navigateurs, les hommes les mieux informés ne tenaient plus pour improbable l'existence d'un isthme susceptible de relier, au-delà des Caraïbes, la



4. Iucatana regio et Fondura

Source: *Iucatana regio et Fondura*, s.l., circa 1610, 1/9 250 000 env., 290 x 220. Bibliothèque Nationale.

L'étroitesse du Yucatán dans sa partie méridionale, la profondeur des golfes et des estuaires, gardent les traces de toutes les tentatives de navigation en quête d'un passage vers l'océan Pacifique.

Floride au nord et la «Terre Ferme» au sud. Alaminos, quant à lui, disposait avant tout d'une expérience concrète de la circulation dans la région. Il avait appris à connaître l'existence d'un vigoureux courant qui, au-delà du cap Saint Antoine, à l'extrême ouest de Cuba, poussait irrésistiblement les navires vers l'ouest: un de ces courants que suscitent précisément les détroits (fig. 2). Le mousse formé sur les navires de Christophe Colomb gardait, à la fin des années 1510, un peu des illusions de son maître. Faites de craintes et d'espérances mêlées, elles l'amenaient à imaginer l'ouest des Caraïbes comme une porte demeurée ouverte vers l'orient: «à ce qu'il lui semblait, du côté de cette mer du Ponant, sous l'île de Cuba, il avait le sentiment qu'il devait y avoir une terre très riche car, étant jeune, alors qu'il naviguait avec le vieil Amiral, il vit que ce dernier aimait beaucoup naviguer dans cette direction» (6). Le témoignage est, il est vrai, trop tardif pour être absolument fiable; il n'est cependant pas négligeable puisque Las Casas affirme avoir correspondu personnellement avec Hernández de Córdoba (7). Il ne prit conscience de la réalité géographique du lieu que très lentement, au cours des deux voyages suivants. Lors du second voyage, alors que la flotte arrive à la hauteur du Cap Rouge (Cabo rojo), il se refuse à l'engager au-delà, craignant de ne pouvoir ramener ses compagnons à Cuba. Au fond du golfe du Mexique, les courants s'accélérent en effet terriblement tout en s'infléchissant vers le nord. Par

ailleurs, il sait, pour avoir navigué le long des côtes de la Floride, que plus au nord existe un courant orienté en sens inverse. À l'issue du premier voyage, plutôt que de doubler, à contre-courant, le cap Catoche, il préféra faire route vers cette région afin de revenir plus sûrement à Cuba. En 1518, toutefois, il n'avait toujours pas saisi que ce second courant prolonge le premier. Il lui appartient de découvrir l'existence du Gulf Stream à l'issue de sa troisième expédition: il inaugure alors une nouvelle route entre le Nouveau Monde et l'Europe.

L'itinéraire reconstruit par la mémoire

Mais l'erreur n'est pas seulement l'expression d'une faiblesse, d'un manque. Elle n'est pas totalement fortuite: elle décompose la réalité et recompose un discours significatif des attentes et des émotions de chacun.

Ainsi Bernal Díaz garda de son premier voyage sur les côtes mexicaines le souvenir d'un échec. Le pauvre immigrant arrivé au Nouveau Monde, comme des milliers d'autres, sur les navires de

Pedriarías Dávila, vivait alors une expérience difficile, qui ne prit fin qu'avec l'obtention d'une *encomienda* au Guatemala, des années plus tard. Pour l'heure, il errait, liant sa fortune à celle du capitaine qui le conduirait à la victoire et lui assurerait des terres et des Indiens. Il n'avait pu trouver sa place dans le Darien de Pedriarías Dávila; il n'avait pas davantage pu pénétrer le cercle fermé des amis de Diego Velázquez, le gouverneur de Cuba. Tous ses espoirs reposaient alors sur Hernández de Córdoba. Or, l'expédition s'avéra extrêmement difficile. Bernal Díaz s'en souvint comme d'une succession de rencontres avortées avec les Indigènes et comme une suite d'échecs militaires (fig. 2, B1). Les difficultés matérielles et la souffrance physique l'ont marqué profondément: il n'oublie pas de mentionner l'ultime étape du río Lagartos, où les rares Espagnols encore valides durent creuser le sol de leurs mains et se contenter d'une eau saumâtre: «ils firent des puits sur la côte et l'eau était aussi mauvaise, aussi sale, aussi amère que celle de l'estuaire» (8).

Oviedo, chroniqueur officiel des Indes, donne de l'événement une version sensiblement différente. Son récit apparaît singulièrement plus épuré. Seule l'ultime étape avant l'interruption de l'exploration fait l'objet d'une évocation tant soit peu précise; les autres sont à peine évoquées. L'étape du retour au río Lagartos, est, pour sa part, complètement omise. Ainsi, la désastreuse bataille de Champotón, où le capitaine de l'expédition ne reçut

pas moins de dix blessures, se trouve singulièrement mise en relief. Oviedo, en fait, ne poursuit qu'un but, l'événement ne l'intéressant pas par lui-même, il entend seulement montrer pourquoi il n'appartient pas en définitive à Córdova mais à un de ses successeurs de conquérir la Nouvelle-Espagne.

Les divergences entre les différents témoins du second voyage peuvent pareillement s'expliquer par la variété de leurs points de vue et l'utilisation qui fut finalement faite de leurs récits.

Certes, *L'Itinerario de la armada de Juan Díaz* peut être considéré comme un témoignage extrêmement sûr, puisque directement issu du journal de bord tenu par le chapelain de l'expédition. Les profondes analogies que présente le récit d'Oviedo avec celui de Juan Díaz ne doivent pas nous surprendre: le chroniqueur royal a eu entre les mains le texte du chapelain et il l'a, sur ce point, largement suivi (9). Les différences les plus importantes concernent le trajet du retour: Oviedo le relate avec beaucoup plus de minutie qu'il n'apparaît dans *L'Itinerario*. L'historien officiel de la grande geste espagnole en Amérique n'a sans doute pas pu résister à la tentation de décrire, par le menu, un épisode pour lequel il disposait d'une source de première qualité. L'éditeur italien de *L'Itinerario*, Ludovico de Varthema, en revanche, a dû sélectionner l'information la plus sensationnelle, afin de réaliser une publication attrayante. Pour lui, les péripéties du retour présentaient un moindre intérêt: il n'a donc pas hésité à les passer sous silence pour la plus plupart.

Bernal Díaz del Castillo se sépare des deux autres auteurs sur de nombreux points: il omet le détour initial par la baie de l'Ascension; il décale les étapes consécutives de Campêche et de Puerto Deseado à Champotón et Puerto Términos; il amplifie ou imagine de toutes pièces une première rencontre à l'embouchure du río de las Banderas (le Papaloapan) avec des émissaires de Montecuhzoma; enfin, Bernal Díaz donne une version extrêmement simplifiée du retour vers Cuba, ne retenant que le bris d'une antenne, la dislocation d'un gouvernail et l'étape à l'embouchure du río Tonalá.

Compte tenu de la rédaction tardive de *l'Historia verdadera*, les affirmations du conquistador ne peuvent pas être acceptées sans réserve. Toutefois, les erreurs du vieillard ne sont pas entièrement fortuites. Son récit est inspiré par une vision téléologique de l'histoire de la découverte et de la conquête du Mexique. Soucieux de montrer le sens d'une épopée dont il



5. Yucatan (partie de la Nouvelle Espagne) et Guatemala

Source: Pierre Van der Aa, *Yucatan (partie de la Nouvelle Espagne) et Guatemala*, Amsterdam, Covens et Mortier, circa 1700, 1/7 000 000 env., 355 x 285. Bibliothèque Nationale.

Le Yucatán conserve la forme d'une péninsule resserrée au sud. Noter, au sud-est, la disposition en lignes parallèles des îles des Perles.

fut, de bout en bout, un des acteurs, il fait du second voyage une étape qui, progressivement, sans heurt, conduit de la première à la troisième expédition, de la découverte timide et hésitante à la victoire totale. Les erreurs de navigation du pilote ne l'intéressent donc pas. Le retour de la flotte de Grijalva est pour lui une simple parenthèse dans une histoire dont l'issue n'est pas douteuse: au moment où il écrit, tout se trouve consommé. L'excessive valorisation de l'épisode du río Banderas, tenu pour anecdotique par Ludovico de Varthema, participe de la même démarche. Bernal Díaz en fait une première borne sur la route qui conduit le petit groupe des soldats inemployés de Cuba jusqu'à l'assaut victorieux contre une des plus puissantes civilisations amérindiennes.

Le décalage des deuxième et troisième étapes, sur la côte occidentale du Yucatán, est d'une nature à peine différente quoique sensiblement plus complexe. On a vu comment le pilote lui-même avait hésité sur l'identification des lieux à cet endroit du voyage. L'erreur de Bernal Díaz peut donc, pour une part, s'expliquer par la mauvaise circulation de l'information à bord des navires, un petit officier n'étant pas nécessairement en mesure de saisir beaucoup plus que des rumeurs incertaines. Mais cette version des faits a aussi l'incomparable avantage de souligner le courage des soldats et d'élever la dimension épique de son propre récit. A Champotón, en effet,

les hommes de Córdova avaient essuyé une sévère défaite: ce retour au même endroit souligne une bravoure qui, pour avoir ses limites n'en était pas moins revendiquée. Revenant vers Cuba, les hommes de Grijalva furent en effet contraints, par une avarie, à tenter l'accostage dans la région de Champóton. Juan Díaz livre une version des faits tout à l'honneur des soldats: «Et le capitaine entreprit de consulter la troupe; tous avec beaucoup de courage, voulaient venger la mort des chrétiens susdits et brûler le village» (10). L'exploit glorieux ne put avoir lieu car, en définitive, le capitaine, inquiet de l'excessive ardeur de ses hommes, décida d'aborder un peu plus loin, dans les environs de Campêche (11).

La carte, entre l'espace et le rêve

Ainsi le récit garde plus que la trace de l'événement proprement dit. Au-delà de la sécheresse d'un cheminement, il restitue, par ses vides et par ses manques, la dimension d'une histoire vécue. À sa façon, la carte conserve de la découverte une image tout aussi complexe. Les méprises initiales et les espoirs des premiers découvreurs s'y inscrivent pour de longues décennies: les circonstances de la découverte, les événements fortuits comme les réalités profondes, déterminent une vision et une représentation de l'espace relativement stables. Les déformations sont d'autant plus importantes que l'espace est appréhendé de manière empirique. Certes, le pilote n'est pas démuné de tout instrument de mesure. Antón de Alaminos disposait des outils de base du navigateur: lorsqu'il se décida à faire route vers la Floride afin de rentrer plus rapidement à Cuba, il consulta ses cartes et fit le point. En définitive, il prit sa décision «parce qu'il trouvait, avec ses cartes et les degrés de latitude qu'on en était à une distance de l'ordre de soixante-dix lieues» (12). L'estimation était passablement erronée. De fait, bien peu de ses mesures et de ses estimations se révélèrent exactes. Une fois contournée la péninsule du Yucatán, lors du second voyage, Antón de Alaminos se hasarda à tirer un premier bilan du voyage. Il plaçait respectivement à dix-sept et dix-huit degrés de latitude nord la baie de l'Ascension et Puerto Deseado; il estimait à vingt lieues la distance qui les séparait, «lesquelles lieues, dit-il, ne pouvaient être parcourues avec ces navires, qui étaient trop grands, l'eau étant peu profonde; ainsi, on ne pouvait reconnaître totalement l'île» (13). Là encore, la distance était considérablement minorée, l'idée d'un passage d'une baie à l'autre s'en trouvant renforcée. Les cartes du Yucatán reflétèrent longtemps cette première évaluation du tracé des côtes, alors même que l'absence de détroit entre le Yucatán et le reste du Mexique était vérifiée (fig. 4).

On a vu quels éléments géographiques pouvaient conduire Alaminos à une telle confusion. L'entêtement du pilote s'explique cependant tout aussi bien par le climat conflictuel qui régnait alors sur les navires de Grijalva. D'emblée, commentant une première erreur d'appréciation, Alaminos avait, en effet, pris la décision de faire route vers le sud, depuis l'île de Cozumel. Cette décision déplut immédiatement au capitai-

ne qui, étranger à ces spéculations de marin, était avant tout soucieux de reprendre le fil de l'exploration là où Hernández de Córdova l'avait laissée. Aussi des conflits ne tardèrent pas à opposer les deux hommes sur le navire amiral: «Exposant ses reproches, le premier pilote, Antón de Alaminos, requit le capitaine de le laisser faire son office pour tout ce qui touchait à la navigation». La querelle rebondit à plusieurs reprises. Prenant fait et cause pour le capitaine, Oviedo ne manque pas de relever scrupuleusement toutes les hésitations et toutes les erreurs du pilote. Et, finalement, de conclure: «Cela importe peu pour l'histoire car ce sont des choses de peu de consistance et elles ont moins de saveur encore pour celui qui les lit; mais qu'elles servent d'avertissement pour ceux qui naviguent et ont la responsabilité d'une flotte, afin qu'ils apprennent à souffrir, tant il est vrai qu'il faut beaucoup de patience et de jugement pour supporter un pilote effronté... Il aurait bien pu tomber sur un capitaine qui le pendit à une antenne» (15).

En présentant le Yucatán comme une île, Antón de Alaminos pouvait espérer plaire au capitaine: il faisait de toutes les terres situées plus à l'est des contrées entièrement nouvelles, qu'aucun Espagnol n'avait encore découvertes. Du coup, il appartenait à Grijalva d'en prendre légitimement possession, sans que Córdova puisse un jour lui contester cet avantage. À Puerto Deseado, le capitaine fit enregistrer les déclarations du pilote devant notaire et, un peu plus tard, depuis l'île des Sacrifices, il proclama le rattachement de la nouvelle terre à la Couronne d'Espagne (16).

D'origine sociale modeste, dépositaire d'un savoir technique mal assuré, le pilote est un homme clé, incontournable (17), mais en butte à la morgue des hommes bien nés: alors même qu'il se trompe souvent, il n'a pas le droit à l'erreur. Sa position est intenable. Soumis à la nature, il l'est aussi à l'ambition du chef de la flotte. Le détour par la baie de l'Ascension ruina le crédit d'Antón de Alaminos dans la mesure où, contraint à un demi-tour par la violence des courants, il aurait normalement dû avouer son erreur: «il arriva qu'ayant navigué une journée, en venant de l'ouest et du nord-ouest, le lendemain matin, tous les navires se retrouvèrent à l'endroit où ils étaient la veille au matin car les courants qui venaient du Honduras et de Caballos les repoussaient avec une grande force» (18). Le pilote se trouve pris entre les exigences d'une géographie bien réelle, celle de la nature, et celles de la géographie imaginaire du conquistador, aventurier pressé d'aller au plus vite à la source des trésors du Nouveau Monde. La carte que l'on fait est donc aussi celle que l'on rêve. Elle garde inscrits en son sein les espoirs de toutes les routes avortées (fig. 4), les souvenirs de toutes les îles hâtivement possédées (fig. 3). À l'occasion, elle se couvre de hiéroglyphes, les îles des Perles de la carte de Covens et Mortier venant à dessiner un fabuleux collier (fig. 5). Et l'erreur demeure, obsédante, pour toutes les générations ultérieures, incapables de séparer le vrai du faux. Les plus audacieux, tels Descelliers, s'essayant à d'impossibles synthèses, s'inscrivent dans la tradition tôt forgée par l'auteur de la mappemonde harléienne (fig. 6).



6. The Harleian Mappemonde

Source: *The Harleian Mappemonde*, planche 6 (British Museum add ms 5413, circa 1536), dite par H. Coote, *Atlas*, s.l., privately printed, 1898, 1/15 000 000 env., 490 x 400. Bibliothèque Nationale.

Concilier l'inconciliable: le cartographe tente de faire du Yucatán une île et une péninsule tout à la fois, en traçant un étroit chenal depuis la lagune de Términos jusqu'au golfe du Honduras.

Ainsi s'installe l'erreur: absolue lorsque le Yucatán se sépare du continent pour s'aligner sagement, dans l'ordre de la découverte, au-delà de l'Hispaniola et de Cuba (fig. 3); relative, le plus souvent, lorsque la péninsule du Yucatán ne tient au continent que par un étroit pont de terre (fig. 4). Seule l'invention du chronomètre permet, progressivement, au cours du XVII^e siècle, de faire triompher définitivement une vision géographiquement exacte du tracé de la côte dans ces régions.

(1) FERNÁNDEZ DE OVIEDO G., *Historia general y natural de las Indias*, Madrid, Atlas, vol. 2, p. 130.

(2) *Ibid.*, p. 123.

(3) *Ibid.*, p. 124.

(4) DÍAZ DEL CASTILLO B., *Historia de la conquista de Nueva España*, Mexico, Porrúa, 1983, p. 7

(5) COLOMB C., *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1961, p. 237.

(6) LAS CASAS, *Apologética historia sumaria*, Mexico, UNAM, 1967, vol. 2, p. 402.

(7) *Ibid.*, p. 408.

(8) DÍAZ DEL CASTILLO B., *op.cit.*, p. 11.

(9) DÍAZ J., TAPIA A., VAZQUEZ B. et AGUILAR F., *La conquista de Tenochtitlan*, Madrid, Historia 16, p. 34.

(10) *Ibid.*, p. 56.

(11) FERNÁNDEZ DE OVIEDO G., *op.cit.*, p. 146.

(12) DÍAZ DEL CASTILLO B., *op.cit.*, p. 11.

(13) FERNÁNDEZ DE OVIEDO G., *op.cit.*, p. 131.

(14) *Ibid.*, p. 123.

(15) *Ibid.*, p. 124.

(16) *Ibid.*, p. 130 et 135.

(17) CERVANTES DE SALAZAR F., *Crónica de la Nueva España*, Madrid, Atlas, p. 153.

(18) *Ibid.*, p. 156.